

DUM č. 10 v sadě

3. Fj-1 Technika vyprávění

Autor: Thierry Saint-Arnoult

Datum: 12.03.2014

Ročník: 3AF

Anotace DUMu: Číst úryvek románu a porozumět mu. Pochopit vztahy mezi postavami. Dešifrovat a interpretovat implicitní sdělení. Identifikovat dilema postav.

Materiály jsou určeny pro bezplatné používání pro potřeby výuky a vzdělávání na všech typech škol a školských zařízení. Jakékoliv další využití podléhá autorskému zákonu.



INVESTICE DO ROZVOJE VZDĚLÁVÁNÍ

DUM č. 10 v sadě
3. Fj-1 Technika vyprávění
Mingarelli: *Un repas en hiver*

Autor: Thierry Saint Arnoult

Datum vytvoření: prosinec 2013

Předmět: Základy studia literatury ve francouzštině

Jazyk: Francouzský

Ročník: třetí ročník bilingvní francouzsko-česká sekce

Anotace DUMu:

Číst úryvek románu a porozumět mu. Pochopit vztahy mezi postavami. Dešifrovat a interpretovat implicitní sdělení. Identifikovat dilema postav.

Druh učebního materiálu: Didaktický materiál pro učitele.

Pracovní materiál: Pracovní list pro studenty (úryvek textu)

Pracovní list pro učitele

Zdroj textu:

Hubert Mingarelli, *Un repas en hiver*, Stock, „roman“, 2012, str.124-127.

Hubert Mingarelli : *Un repas en hiver*

(éditions Stock, 2012)

Une dernière fois, voilà où nous étions chacun, et comment et avec quoi nous mangions. Emmerich, Bauer et moi étions assis sur le banc, dans cet ordre. Emmerich et Bauer mangeaient à même la casserole, et moi dans mon quart. Le Polonais, debout du côté d'Emmerich, mangeait dans le quart de Bauer avec la cuillère sculptée dans la porte de la resserre. En face de lui, debout de mon côté, le Juif mangeait dans le quart d'Emmerich, sans cuillère.

C'était bon, chaud et nourrissant. Le pain était encore tiède. Nous faisons du bruit en mangeant. Le feu, dans notre dos, nous accompagnait. Quelle musique ou quel silence ça faisait, nos bruits de bouche et le feu dans la cuisinière !

Tout fondait dans la bouche, les oignons, le saucisson, la semoule. C'était revenu, à nouveau nous étions heureux. Par moments, sans le chercher, je croisai le regard du Juif. Ce que je lisais dans ses yeux n'avait ni sens ni rien. Je veux dire que dans sa façon de me regarder, il semblait exprimer que tout ça, ce que nous mangions, le feu dans la cuisinière et le soir qui entrait par la fenêtre, tout ça n'avait pour lui, ni sens ni rien. Mais il mangeait. La semoule, il la puisait avec ses doigts. Puis il se léchait les doigts et buvait la soupe par petits coups. Le saindoux fondu lui laissait des traces blanches sur les lèvres.

Plusieurs fois je vis Emmerich lever la tête de la casserole qu'il partageait avec Bauer, et regarder le plafond, puis ensuite observer le Juif, et retourner à la casserole. Et Bauer et lui mangeaient poliment, attendant que l'un ou l'autre ait puisé de la soupe dans sa cuillère, avant d'y plonger la sienne.

Derrière nous le chien du Polonais s'était rendormi et poussait parfois de petits gémissements.

A mesure que nous mangions, que la soupe diminuait, la musique changeait, les cuillères faisaient plus de bruit dans les quarts et dans la casserole. Soudain et sans qu'on s'y attende, Emmerich murmura :

– Laissons-le partir celui-là.

– Quoi ? demanda Bauer. De qui est-ce que tu parles ?

– Lui, répondit Emmerich en désignant le Juif avec sa cuillère, sans le regarder.

– Qu'est-ce que tu nous chantes ? demanda Bauer. Pourquoi ?

Mais Emmerich garda le silence. Pendant un moment on attendit.

– Hein, pourquoi ? demanda Bauer.

– Je ne sais pas. Comme ça.

– Alors mange, lui dit Bauer gentiment, tout bas.

Emmerich recommença à manger.

Je terminai mon pain. Je jetai un œil à Emmerich. Je ne savais ce qu'il avait voulu dire, dans le fond. Puis je pêchai la dernière rondelle de saucisson et avant de l'avaler, je dis à Bauer :

– On n'en a jamais mangé de meilleur.

– Non.

Il me désigna la bouteille du Polonais.

– Ça joue. A boire c'est mauvais, mais pour cuisiner, il en faudrait tous les jours.

– Faudra le dire à Kropp, dis-je pour plaisanter.

Alors seulement j'avalai le saucisson, et Emmerich, pareil que tout à l'heure, dans un murmure :

– Ça nous soulagerait, non ?

Pendant un instant, ce qu'il venait de dire, je l'associé à Kropp, notre cuisinier. Je ne vis pas en quoi ça nous soulagerait. Mais Bauer, plus vif que moi, demanda :

– Qu'est-ce que tu dis, Emmerich, qu'est-ce qui nous soulagerait ?

Emmerich garda sa cuillère en suspens, se tourna vers le Juif et dit :

– De le laisser partir.

– Pour quoi faire ? demanda Bauer.

– Quand on pensera à lui, ça nous fera du bien.

– Je ne vois pas pourquoi, dit Bauer.

Objectifs :

L'étude de ce texte narratif se situe dans le prolongement du texte précédent d'André Malraux (« Le meurtre de Tchen ») afin de mettre en valeur la notion de **dilemme**.

Il s'agit également d'introduire et d'interroger la notion d'**implicite** : **comprendre et interpréter les silences d'un texte (et les silences d'un homme)**.

1. Qui sont les personnages ?

Il s'agit de trois soldats allemands (Bauer, Emmerich et le narrateur), d'un paysan polonais (qui se révèle plus antisémite que les soldats allemands) et d'un juif qui se cachait dans la forêt et qu'ils ont capturé lors d'une ronde.

2. Quand le roman se déroule-t-il (la scène se déroule-t-elle) ?

Le roman se déroule pendant la Seconde Guerre mondiale au cœur de l'hiver.

3. Où la scène se déroule-t-elle ?

La scène (*centrale* : voir le titre du roman) se déroule dans une maison abandonnée.

4. Que font les personnages ?

Ils partagent un repas après une longue battue au cœur de l'hiver.

5. Comment le repas est-il décrit ?

* L'auteur souligne tout d'abord la **satisfaction (plénitude)** éprouvée par les personnages. Ils ont souffert de la faim et ils peuvent enfin se rassasier. Même si le repas est maigre, il est ressenti comme un moment de **bonheur** : « C'était revenu, à nouveau nous étions heureux. » (l. 9-10)

Un repas chaud : « C'était bon, chaud et nourrissant. » (l. 6) ;

« Le pain était encore tiède. » (l. 6).

A cela, il faut ajouter la **chaleur du feu** qui est décrit **comme un compagnon** : « Le feu, dans notre dos, nous accompagnait. » (l. 7). D'ailleurs, la présence réconfortante du feu est mentionnée à plusieurs reprises comme un leitmotiv : « le feu dans le cuisinière » (l. 8 et l. 12).

→ Cette chaleur retrouvée s'oppose à l'hiver qui règne à l'extérieur de la maison.

L'harmonie est également soulignée par l'emploi fréquent du « nous » (partage).

** L'auteur décrit le repas comme **une cérémonie (un rituel)** :

On peut souligner dans ce cadre le rôle de la **reprise du verbe 'manger'** qui revient sans cesse dans la narration sous différentes formes (**polyptote** (m.) : répétition par dérivation) :

« nous mangions » (l. 1) ;

« Emmerich et Bauer mangeaient » (l. 2) ;

« Le Polonais [...] mangeait » (l. 3) ;

« le Juif mangeait » (l. 5) ;

« Nous faisons du bruit en mangeant. » (l. 6-7) ;

« ce que nous mangions » (l. 12) ;

« il mangeait » (l. 13) ;

« Et Bauer et lui mangeaient poliment » (l. 17-18)

« A mesure que nous mangions » (l. 22)

Il faut aussi noter **les autres verbes** utilisés : fondre (l. 9) ; puiser (l. 13) ; boire (l. 14) ; lécher (l. 14) ; retourner à la casserole (l. 17) ; puiser (l. 18) ; plonger (l. 19) ; terminer (l. 34) ; pêcher (l. 35) ; avaler (l. 35).

A noter le verbe « puiser » (aller au puits, à la source x abstinence, souffrance de la faim).

Et le verbe « fondre » qui signifie le plaisir : « Tout fondait dans la bouche, les oignons, le saucisson, la semoule. » (l. 9 : la faim semble fondre à travers l'ingestion des aliments comme si l'hiver pouvait fondre autour d'eux et faire place au printemps).

*** D'autre part, **le repas tend vers sa fin** :

« la soupe diminuait » (l. 22)

« Je terminai mon pain. » (l. 34)

« je pêchai la dernière rondelle de saucisson » (l. 35)

« avant de l'avalier » (l. 35) → plus rien ne reste / le repas est consommé.

C'est le bonheur intense du repas qui tend vers son achèvement (préparé par le verbe diminuer).

La **dimension cérémonielle du repas** est aussi soulignée par **le silence**. Les bruits de déglutition sont mis en relief par le silence qui règne dans la mesure :

« Nous faisons du bruit en mangeant. » (l. 6-7).

Au point que le narrateur ne puisse pas distinguer le silence de la musique des bouches :

« Quelle musique ou quel silence ça faisait, nos bruits de bouche [...] ! » (l. 7-8)

A noter le rôle de l'exclamation qui vient souligner l'intense émotion du narrateur.

A mesure que le repas tend vers son achèvement, la musique du repas se transforme :

« la musique changeait » (l. 22)

« les cuillères faisaient plus de bruit dans les quarts et dans la casserole. » (l. 22-23)

La fin est annoncée par ces sons discordants (métalliques) qui **rompent l'harmonie de la cérémonie** : la narration qui insistait sur le partage (« nous ») fait place au dialogue (les individus se remettent à penser et à exprimer leur position personnelle).

6. Que propose soudainement Emmerich ?

Il propose de **relâcher le juif** qu'ils ont capturé dans la forêt :

« Laissons-le partir celui-là. » (l. 25)

7. Comment sa proposition est-elle perçue par les autres ?

La proposition est si inattendue (et si peu explicite) qu'elle **provoque de l'incompréhension** :

« De qui est-ce que tu parles ? » (l. 26)

On sent la tension d'Emmerich qui n'ose ni nommer ni regarder le juif :

« Lui, [...] en désignant le Juif avec sa cuillère » (l. 27 ; la cuillère a changé d'emploi)

« sans le regarder. » (l. 27)

Puis la proposition d'Emmerich semble rejetée :

« Qu'est-ce que tu nous chantes ? » (l. 28)

Et, pourtant, Bauer demande une explication :

« Pourquoi ? » (l. 28)

Comme Emmerich ne sait pas s'expliquer, la proposition semble définitivement enterrée :

« Alors mange, lui dit Bauer gentiment, tout bas. » (l. 32)

8. En relisant le texte, est-ce qu'on pouvait s'attendre à la proposition d'Emmerich ?

On se rend compte que **le juif est observé pendant tout le repas par le narrateur** :

« Par moments, sans le chercher, je croisai le regard du Juif. »

« Ce que je lisais dans ses yeux n'avait ni sens ni rien. »

« Mais il mangeait. »

« La semoule, il la puisait avec ses doigts. »

« Puis il se léchait les doigts et buvait la soupe par petits coups. »

« Le saindoux fondu lui laissait des traces blanches sur les lèvres. » (l. 10-15)

Cette longue description minutieuse du juif en train de manger forme un contraste avec le peu d'attention qu'il prête aux autres. C'est le juif qui est le centre de son attention.

Et, lorsqu'il observe Emmerich, il l'observe observant le juif :

« Plusieurs fois je vis Emmerich lever la tête de la casserole »

« puis ensuite observer le Juif, et retourner à la casserole. » (l. 16-17)

Cette attention (même dissimulée) montre que **les pensées des soldats tournent autour du juif : ils se posent sans doute tous les trois la même question qu'Emmerich.**

9. Comment Emmerich cherche-t-il à défendre sa proposition ?

Emmerich ne parvient pas à s'expliquer. **Il multiplie des expressions vagues** :

« Comme ça. » (l. 31)

« Ça nous soulagerait, non ? » (l. 43)

« Quand on pensera à lui, ça nous fera du bien. » (l. 50)

Le démonstratif « ça » souligne l'impossibilité de s'expliquer.

Et la réponse de Bauer n'empêche pas l'offre d'Emmerich de continuer à planer sur la scène.

Conclusion : Hubert Mingarelli emploie l'implicite à deux niveaux.

1/ Il évoque indirectement (implicite) l'inquiétude des soldats concernant le sort du juif sans leur donner la parole mais les regards des soldats le placent au centre de l'attention.

2/ Emmerich ne parvient pas donner des raisons claires et acceptables. Il se débat avec une idée (la libération du juif) qui le hante. Ce n'est pas la raison qui le gouverne mais **une émotion plus primitive (l'empathie)** qui vient des profondeurs de l'être et qu'on ne peut pas expliquer.

On est loin du cliché sur les soldats allemands esclaves du devoir : nos trois soldats sont pris, au contraire, dans **une double contrainte** (l'empathie éprouvée envers un homme avec qui on a par-tagé un repas et leur devoir de soldat allemand au temps du régime nazi).

L'implicite permet d'entrevoir **la conscience angoissée des trois soldats** : on perçoit **le dilemme éprouvé par les hommes face à la barbarie** : « ça nous fera du bien ».

Un « ça » impossible à expliquer. L'empathie envers un autre homme ne s'explique pas.

La force de l'implicite mingarellien est de **suggérer le dilemme sans le résoudre.**